

JULES MICHELET

JOURNAL

TOME II

(1849-1860)

*Texte intégral, établi sur les manuscrits autographes
et publié pour la première fois, avec une introduction,
des notes et de nombreux documents inédits par*

PAUL VIALLANEIX

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1962.*

INTRODUCTION

ATHÉNAIS
OU
LES AMOURS DE LA CINQUANTAINE

Vous repoussez sur le coin de votre table le manuscrit des *Mémoires d'une jeune fille honnête*. Le soleil se retire de votre chambre. Vous vous levez pour le rejoindre. Il vous entraîne vers la fenêtre. En vous la lumière déclinante du soir réveille un Virgile qui ne dort jamais que d'un œil. Votre regard suit les longs frissons d'argent qui courent sur les eaux du lac. De vastes nappes, ici et là, conservent un calme sombre. C'est le moment où se détachent le mieux, sur les pentes savoyardes qui vous font face, les têtes rondes des châtaigniers. Au rocher de Meillerie s'attarde l'éclat du jour. Vous oubliez le récit, interrompu, des tribulations viennoises d'Athénaïs. Vous vous retrouvez à Veytaux. Vous vous apercevez que vous travaillez depuis le matin. Vous pouvez, vous devez faire quelques pas dehors.

Vous sortez sans votre compagne. Elle est dolente aujourd'hui ; c'est « une malade, une blessée ¹ », comme toutes les femmes. Et puis, vous avez envie d'être seul. Vous passez sans frapper devant la porte de l'ami Quinet ². Vous n'avez pas le cœur de dissenter sur l'avenir de la démocratie. Le ciel est trop pur, la lumière trop chaude. Cette soirée de septembre vous est donnée en grâce. Elle commande le recueillement. En vain le chevrier qui revient de la montagne vous adresse-t-il un salut engageant. Vous le laissez, derrière son troupeau, dévaler seul la ruelle. Vous ralentissez le pas et vous écoutez s'éteindre le concert des clarines.

Devant vous, entre les dernières maisons, s'ouvre soudain l'éventail riant du rivage. Vous vous avancez jusqu'au quai. L'amitié des lézards vous attire vers les dalles tièdes du parapet. Vous vous asseyez bientôt. A gauche, Chillon, la fière forteresse, sollicite votre rêverie. Des souvenirs, des mots vieux de cinq ans vous reviennent :

Au bout du lac où je suis, au sanctuaire même de ces lieux sacrés, dans une vue recueillie, intime et mystérieuse, je vois Chillon, la tour fameuse, où la liberté genevoise usa le fer, usa le roc et ne s'usa elle-même. Elle y entra toute petite, comme résistance d'une île et comme amour de la patrie, et elle en sortit toute grande, comme liberté religieuse de la Suisse et de l'Europe. Telles furent les forces de l'amour chez ces héros d'autrefois ³.

Oseriez-vous, aujourd'hui, tenir ce fier langage? Les délices de Montreux ont détendu votre énergie. Si vous continuez de croire en l'amour, vous vous sentez l'âme moins héroïque. Pour

1. *L'Amour*, I, I, chap. II.

2. « Je travaille le matin ; je ne sors guère qu'un peu le soir avec Qui net. » (Lettre à Dumesnil, datée du 4 septembre 1861).

3. *Journal* du 24 juillet 1856.

vous, en ce lieu idyllique, « l'amour individuel » a cessé de « monter, par un degré facile, à l'amour des grandes choses ¹ ». Vous venez de convenir que; « malgré Minerve », vous abandonniez momentanément l'histoire de la France pour « l'histoire, bien plus charmante, de M^{lle} Athénaïs ² ». C'est pourquoi vous détournez votre regard des tours austères de Chillon. Vous l'arrêtez, à votre droite, sur les hauteurs verdoyantes de Clarens, aux « bosquets » de Julie. Les émois de Saint-Preux agitent votre cœur. Comme il bat vite! Une angoisse légère et délectable l'opprime, celle de l'amour. Vous êtes un jeune homme de soixante-trois ans.

Soixante-trois ans. Douze ans de vie conjugale. Et vous vivez encore votre lune de miel! Les amours les plus tardives sont les plus durables. Au déclin de l'âge le bonheur prend du prix. L'art d'être heureux récompense des épreuves répétées. Vous avez passé, vous-même, par un rude apprentissage. Vous vous repentez parfois de l'avoir imprudemment prolongé. Vous vous retournez avec surprise sur votre lente éducation sentimentale. Vous vous racontez, comme si elle vous était devenue étrangère, l'histoire de votre cœur.

* * *

Tandis que s'éveillent vos sens, vous recevez de sérieuses blessures. Ni la « tristesse raisonnable » de votre mère, ni la « jeunesse un peu légère ³ » de votre père ne vous protègent. Dans le Paris démoralisé de l'Empire, vous risquez de vous corrompre. Les ouvriers de l'imprimerie familiale, les vauriens de l'institution de M. Mossa vous enseignent le langage de la galanterie vulgaire. Les ruelles du Marais, les boulevards et les barrières vous offrent des spectacles qui ne sont pas pour vous. Vous lisez, à l'Arsenal, grâce à la complicité du fils du bibliothécaire, « tous les auteurs lestes du xviii^e siècle ⁴ », votre siècle natal. Cependant vous avez beau parler grossièrement des femmes, il suffit que vous rencontriez, devant les Bains Chinois, une demoiselle qui se fleurit à l'étal de la bouquetière pour que votre aplomb impertinent vous abandonne. Vous suivez de loin la jeune inconnue, au long de la rue du Mont-Blanc. Le balancement de la « robe à raies roses » vous berce d'un bonheur dont vous vous contentez. Vous devenez un « polisson vertueux ⁵ ».

Funeste état pour un être sensible! Il vous incite à relever ou à rabaisser l'amour plus qu'il ne convient. La petite Sophie Plateau, fille de « gens de boutique » du boulevard Saint-Martin, reçoit vos premiers hommages. Elle pourrait être plus blanche.

1. *Journal* du 24 juillet 1856.

2. *Journal* du 30 août 1861.

3. Note de Michelet sur ses parents (A. 3744, f^o 3).

4. *Mémorial* (édition des *Écrits de jeunesse*), p. 218.

5. *Ibidem*, p. 192.

Mais elle a « des cheveux et de beaux yeux noirs et des traits fort réguliers ¹ ». Hélas! vous ne songez même pas à louer de ses agréments la fraîche créature. Vous la changez en Sylphide et, s'il arrive que quelque freluquet vienne jouer au loto chez les Plateau, au lieu d'affronter votre rival, vous vous enfermez dans votre chambre. Au clair de la lune vous lisez un « poème d'Ossian ² », qui ne parvient pas à vous distraire de vos pensées jalouses. Sophie s'étonne. Sophie se lasse. A la faveur d'une promenade, vous osez « prendre sa main, pour voir si le serein ne la refroidit pas trop ³ ». Sophie rougit. Mais vous ne la voyez pas rougir. Vous êtes aussi nigaud que le poète :

*Je ne vis qu'elle était belle
Qu'en sortant des grands bois sourds.
— Soit; n'y pensons plus! dit-elle.
Depuis j'y pense toujours ³.*

Pour un cœur de quinze ans, l'éternité est brève. Bientôt paraît Thérèse. Sophie n'existe plus. Vous demeurez cependant le plus rêveur des amoureux. En vain sous la charmille Thérèse vous rejoint, s'assied à vos côtés. Vous ne levez pas les yeux au-dessus de votre Montaigne; vous laissez votre amie observer seule le vol rapide des sphinx autour des fleurs de la valériane. Un jour, au labyrinthe du Jardin des Plantes, votre trouble vous trahit. La bonne Thérèse tente de vous apaiser. Elle se jette à votre cou. Elle appuie la tête contre votre épaule. Mais vous ne répondez pas à ces tendres avances. Vous songez déjà, avec l'héroïsme de l'ingénu, à la demande en mariage réglementaire. Votre père accueille en souriant votre résolution. M^{me} Hortense, votre marraine, obtient que vous l'abandonniez. Vous ne reverrez plus Thérèse.

Vous vous composez alors une attitude qui dérangera longtemps votre vie intime. Le dépit vous la commande. Vos habitudes de « polisson vertueux » vous aideront à la conserver. Vous renoncez solennellement à la conquête d'une compagne accomplie, d'une nouvelle Héloïse. Vous convertissez l'ardeur généreuse de vos amours d'adolescent en amitié et en « philanthropie ». Quant à vos désirs masculins, que ne trompent plus vos lectures libertines, vous comptez les satisfaire en la compagnie d'une docile créature. Vous vous partagez donc entre Paul Poinso, l'ami, et Pauline Rousseau, la maîtresse. La fougue de Pauline encourage votre espoir de vous « consoler de l'amour ⁴ ». Vous prenez soin qu'aucun mirage sentimental n'entache votre consolation. Lors de vos triomphes galants, vous vous répétez les rudes mots dont se servait Marc-Aurèle pour rappeler ce qu'est l'acte du sexe : « Un frotte-

1. *Mémorial*, p. 188.

2. *Ibidem*.

3. V. Hugo, *Contemplations*, I, 19.

4. *Journal* du 14 juin 1820.

ment du membre, une petite convulsion, une éjection de semence ¹.» Vous vous persuadez, avec Helvétius, que « l'amour physique est une curiosité ² ». Vous le pratiquez comme une hygiène. Vous vous en flattez. Vous prenez des airs cyniques. Amant fidèle, vous affectez de n'être qu'un intelligent épicurien :

Si la curiosité attire vers les femmes qu'on ne connaît pas, on jouit bien dans celle que l'on a du sentiment de la possession et de l'habitude même ; ce sentiment rend plus douces même les jouissances physiques ³.

Vous finissez par prendre au sérieux vos fanfaronnades. Plutôt que dans la possession de Pauline vous exercez votre « puissance d'aimer ⁴ » dans vos entretiens avec Poinso. Vous avez trouvé, nouveau Montaigne, votre La Boétie. Les chemins creux qui mènent à Bicêtre abritent vos confidences. Vous assurez le cher carabin que jamais « deux âmes ne se sont mieux ressemblées que les vôtres » et que vous seriez « le même homme, si vous eussiez été placés dans les mêmes circonstances ⁵ ». Vous vous jugez « délogé de l'amour des femmes et le redoutant. L'amitié est maintenant le seul sentiment qui [vous] occupe ⁶ ». Vous ne sentez pas que vos déclarations sonnent un peu faux, que vous prêtez à l'amitié l'exaltation du seul amour. La sagesse délicate du fabuliste vous fait défaut :

Qu'un ami véritable est une douce chose ⁷!

L'amitié est un art, en effet. Votre jeune intempérance lui convient mal. Elle vous aveugle et vous désarme. C'est pourquoi, perdant Poinso, que la phthisie terrasse, vous croyez, d'abord, avoir tout perdu. Le chagrin vous couvre, comme Achille à la mort de Patrocle, de son nuage noir :

Τὸν δ' ἄχρους νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα ⁸.

Vous n'aurez pourtant pas besoin que les dieux de l'Olympe conspirent pour vous rendre la paix. Vous puisez dans le souvenir des résolutions que vous avez prises, en accord avec Poinso, la force de survivre et la volonté d'espérer. Seul, un « homme-femme » succomberait ici. Mais vous ne descendez pas, non plus que votre ami, des pécheurs de Sodome. Votre âge, votre nature ardente ont pu tromper votre discernement. Vous avez pu tenir des discours propres à inquiéter la jalouse Pauline. Au fond de vous-même, vous vous gardiez de revivre avec Paul l'aventure de la passion, qui déjà vous avait coûté Thérèse. Vous comptiez, au contraire, sur l'aide de votre compagnon pour éveiller votre

1. Marc-Aurèle, *Pensées*, VI, 13. Cité dans le *Journal* du 4 août 1820

2. Voir le *Journal* du 14 mai 1820.

3. *Journal* du 25 mai 1820.

4. Lettre à Poinso, datée du 21 mai 1820 (*Écrits de jeunesse*, p. 254)

5. *Journal* du 18 mai 1820.

6. Lettre à Poinso, datée du 21 mai 1820.

7. La Fontaine, *Les Deux Amis* (*Fables*, VIII, 11).

8. *Iliade*, chap. xviii, v. 22.

cœur à « des sentiments qui n'eussent rien de personnel », pour vous donner à « la grande passion de l'humanité ¹ ». Vous attendiez de l'amitié qu'elle vous initie à la « philanthropie ». Vous savez maintenant que votre confiance était fondée. Vous demeurez, vous demeurerez le « philanthrope » qu'aimait le bon Poinso. Cette pensée vous reconforte. Vous ne regrettez même plus vos premières épreuves d'amoureux timide. Vous vous redites que « les derniers échos des passions ont inspiré plusieurs grands hommes, tandis que les passions satisfaites n'ont jamais inspiré personne ». Vous vous rappelez, comme vous le faisiez en vous adressant à l'ami perdu, que « l'amour inutilement cherché a donné à Virgile la tristesse délicieuse, au divin Jean-Jacques cette chaleur qui anime ses écrits et qui le dévorait, à Bernardin de Saint-Pierre », dont vous venez d'acquérir le portrait, « ses regards d'amour vers la nature, sur ses semblables et ses élans vers le ciel ² ».

A votre tour, vous allez trouver dans l'art littéraire l'exutoire d'un amour « inutilement cherché ». Vous avez, comme tel autre, « la bosse de la compensation ³ ». Les liniments du mariage ne la réduiront point. Pauline, il est vrai, vous est chère. Elle vous donne deux enfants. Elle vous dispense votre plaisir quotidien. Elle s'efface devant votre père, devenu votre confident, qui lui dispute l'accès de votre chambre. Elle se révèle une « excellente femme de ménage ⁴ ». Quand vous voyagez, loin de Paris, il vous tarde de la rejoindre. Mais que votre fidélité paraît sage ! Elle ne vous enflamme jamais. C'est que vous brûlez d'une autre ardeur que celle de l'amour. Vous l'appellez du nom que lui donnait votre maître Vico : *mens heroïca*, « héroïsme de l'esprit ⁵ ». Réchauffant la « philanthropie », toute désincarnée, que vous professiez naguère, elle lui propose aussi l'objet qui lui faisait défaut. Vous devenez l'historien passionné d'un peuple que vous aimez, du peuple dont vous êtes le fils. Auprès de Clio vous oubliez Pauline. Vous vous unissez par la pensée aux combattants des Croisades, aux compagnons de Geneviève, aux maçons des cathédrales. Vous confessez la nation née de leur foi. Vous la chantez, vous l'honorez, vous vous faites son chevalier servant. Vous partagez ses aventures, désertant votre humble foyer.

Soudain Pauline meurt. Vous lui accordez, pour la première fois, une pensée d'amour. Vous songez au mari que vous auriez dû être pour elle, à l'épouse qu'elle aurait pu être pour vous. Vous pressentez qu'une communion mystique consacre les

1. *Journal* du 3 juillet 1820.

2. Lettre à Poinso, datée du 9 juin 1820 (*op. cit.*, p. 264).

3. A. Hoog. *Littérature en Silésie*, p. 103. La réflexion est prêtée à Balzac, recevant Stendhal.

4. Lettre aux tantes de Renwez, datée du 8 mars 1824 et citée dans *La Voie Royale* (p. 15 et suiv.).

5. L'expression est reprise et commentée dans une note que Michelet rédige en vue de la *Préface* de 1869 à l'*Histoire de France* (voir *La Voie Royale*, p. 240).

mariages les moins harmonieux, qu'elle survit aux dissentiments et même à l'indifférence. « Ah! c'est qu'il faut convenir que ce ne sont pas de vaines paroles : *Vous devenez même chair* ¹. » Pauline vivante souffrait d'être évincée. Pauline perdue vous livre à des remords tragiques. Dans le silence de la chambre mortuaire leur voix s'élève. Vous y joignez la vôtre :

Quelle chose dénaturée et dure est-ce donc que l'art, ou la science, pour que nous délaissions ainsi ceux qu'au fond nous aimons beaucoup? Que de longs dimanches je la laissai seule, tandis que toutes les familles allaient ensemble chercher des amusements honnêtes! Hélas! c'est aux dépens de son bonheur et de sa vie que j'ai fait tout ce que j'ai fait. Si j'avais quelque gloire, ce serait à ses dépens ².

Vous n'êtes pas homme à prolonger de vaines lamentations. Vous entendez que la leçon du passé éclaire l'avenir. Tout l'amour que vous refusiez à Pauline, vous savez maintenant que vous le réservez à la France. Il est trop tard pour réparer votre injustice. Il ne vous reste plus qu'à devenir l'amant exemplaire de la patrie. Si vous la chérissez comme vous n'avez pas su chérir Pauline, il vous sera beaucoup pardonné. Vous connaîtrez le destin héroïque de l'écrivain : « Vivre et mourir comme un livre, non comme un homme ³. » A cette pensée vous reprenez courage. Vous cherchez refuge auprès de la France, votre unique et noble compagne. Vous éprouvez « le besoin de [vous] serrer ⁴ » contre elle. Vous l'identifiez à la « seconde femme ⁵ » des drames indiens. Votre œuvre historique, qui la glorifie, prend des allures d'épithalame dont s'offusquent les dévots ⁶. Vous vous mêlez amoureusement aux danses macabres du Moyen Age moribond. Vous épousez la passion de Jeanne. Vous embrassez les héros oubliés qui vous supplient de réchauffer leurs âmes errantes. Pour finir, vous vous posez en justicier du peuple; et vous prêchez la religion de la justice qui doit succéder à la religion de la grâce. Le culte de l'équité ne vous sied cependant qu'à demi. Vous êtes, en vérité, l'ami passionné des morts, l'amant de la mort elle-même. C'est l'amour qui inspire votre juste parole. Vous enseignez à la jeunesse des Écoles qu'il régénérera la démocratie et l'humanité.

Telle est votre « foi » nouvelle. Vous voudriez que votre personne et votre vie la manifestent. Mais vous vous connaissez trop pour vous conduire naïvement en apôtre de la fraternité. Les excentricités d'Enfantin, les rêveries de Fourier peuvent vous séduire. Elles ne vous entraînent pas hors des voies du bon sens. Vous convenez, dans vos jours lucides, que l'amour de la France

1. *Journal* du 12 septembre 1839; t. I, p. 318.

2. *Journal* du 24 juillet 1839; t. I, p. 306.

3. *Journal* du 23 juin 1840; t. I, p. 330.

4. *Journal* du 30 juillet 1839; t. I, p. 310.

5. *Journal* du 2 mars 1841; t. I, p. 357.

6. Voir l'article de Douhaire dans *L'Univers* du 26 mai 1840 et le *Journal* du 23 juin 1840.

ne comble que votre imagination, que l'apologie de la justice satisfait votre seul esprit. Après les éclats de votre vie militante, vous retrouvez, chaque soir, le silence pesant de la solitude. Pauline est partie pour ne plus revenir. Votre père décline et s'éloigne. Adèle, fille à marier, vous échappe. Charles vous déçoit. Votre belle passion de la patrie, devant ces épreuves familiales, vous laisse démuné. Vous rêvez d'un amour plus humain qui vous unirait à une femme et ferait votre bonheur. Vous souriez parfois des élans philanthropiques de votre jeunesse, comme vous rougissez de ses erreurs libertines. L'ange et la bête qui se disputent votre âme vous inspirent désormais une égale méfiance. Ni l'un ni l'autre ne vous promettent le seul amour qui vous paraît digne d'un homme, l'amour du prochain. Vous écoutez plutôt la voix de Grainville, la leçon du *Dernier homme*, « l'unique livre du siècle où il y ait une grande conception poétique : *La Terre ne peut finir, si un seul homme aime encore* ¹. » L'aventure salutaire du premier couple, à votre tour, vous voulez, vous devez la vivre.

Comment vos initiatives ne seraient-elles pas maladroités ? Vous avez passé l'âge de l'amour facile. Auprès de M^{me} Dumesnil, comme vous sensible et meurtrie, vous connaissez le repos d'une tendre amitié. Il vous plaît de dire à une femme « ce que vous ne dites à personne ² ». Vous avez la joie d'être écouté, d'être compris. Mais vous ne pouvez songer à faire de la confidente de vos pensées la compagne de votre vie. La maladie la consume. Elle n'est plus qu'esprit. Vous vous contentez d'échanger chastement des « anneaux de fer ³ ». La mort se rit de vos noces héroïques. Elle réclame sa proie. Elle s'en saisit. Vous vous répétez la cruelle parole de Pascal : « On mourra seul. Il faut donc faire comme si on était seul ⁴ ». Imprudent ! Vous vous êtes obstiné à poursuivre un bonheur impossible. L'ange triomphe.

Pas pour longtemps, car la bête prépare sa revanche. Elle l'obtiendra grâce à votre complicité. La perte de M^{me} Dumesnil réveille en vous un redoutable « désir de réalités vivantes ⁵ ». Marie, Victoire, fraîches servantes, vous aident à l'assouvir. Et voici que, peu à peu, vous prenez au sérieux vos amours ancillaires. Vous tentez d'élever Marie, « Barbara », jusqu'à vous. Vous lui inculquez des principes d'écriture. Elle sait enfin signer ! Victoire, « Rustica », qui n'est pas une illettrée, vous donne de plus sérieuses espérances. Vous surveillez ses lectures. Vous commentez pour elle l'histoire de Ruth et de Samson ⁶. Pourquoi

1. *La Femme, Introduction, IV*.

2. Lettre à M^{me} Dumesnil, datée du 13 avril 1841 et publiée par Sirven (*Lettres inédites*, p. 3).

3. *Journal* du 2 juin 1842.

4. Pascal, *Pensées* (éd. Brunschvicg, section III, n° 211). Le texte des *Pensées* est cité, de manière inexacte, dans le *Journal* du 2 juin 1842 (t. I, p. 406).

5. *Journal* du 21 juillet 1842 ; t. I, p. 457.

6. *Journal* des 2 et 30 novembre 1844 ; t. I, p. 582 et 584.

l'historien du peuple n'épouserait-il pas la fille des champs? Les progrès intellectuels de « Rustica », hélas! se ralentissent. Vous perdez patience. Vous abandonnez vos rêves d'amant pédagogue. Vous doutez rétrospectivement de leur sincérité. Oui, la bête vous a surpris et vous lui avez opposé une bien molle défense!

De vos expériences malheureuses vous retirez du moins une conviction : hors de la femme, point de salut. Vous attendez avec confiance la tendre intercession qui vous vaudra la grâce d'une parfaite harmonie morale. Dès 1838, dans un discours académique, vous osiez « expliquer la femme comme médiateur ¹ ». Historien de la France, vous exaltez l'intervention décisive de sainte Geneviève ² ou de la Pucelle ³ dans les plus graves crises de la nation. Censurez-vous la direction de conscience catholique, c'est encore en « fils de la femme ⁴ » que vous réagissez. Vous comprenez, tout en les blâmant, les confesseurs que le célibat ecclésiastique porte à rechercher la troublante intimité des dévotes. Comme vous partagez leurs émois! Vous vous identifiez, ainsi que le fit le Guide en imaginant l'ange de son *Annonciation*, au visiteur mystique de la femme. Vous vous glissez dans le personnage séduisant de François de Sales, dont le génie s'accorde au vôtre : « parole vive et chaude, charme singulier de bonté, de beauté, de gentillesse ⁵ ». Vous traitez en frère ce Bossuet, « rassuré par l'âge », qui, en présence de la Cornuau, donne « l'essor au vivace instinct de poésie qu'il eut jusqu'en ses vieux jours et n'hésite pas à se servir de la langue mystérieuse du *Cantique des Cantiques* ⁶ ». Vous attribuez surtout à Fénelon votre sensibilité, avivée par la soif d'amour : « une délicatesse de femme qui n'exclut nullement la force et, dans la subtilité même, je ne sais quoi de tendre et de pénétrant ⁷ ». Vous jouez au confesseur. Bientôt vous serez pris à votre propre jeu. Vous le jouerez au vrai.

* *

Une jeune lectrice du *Prêtre*, affranchie de la tutelle de ses directeurs, vous écrit, au mois d'octobre 1847, pour solliciter votre « assistance ⁸ ». Vous qui n'êtes pas « condamné au célibat ⁹ »,

1. *Mémoire sur l'éducation des femmes au Moyen Age*, lu, le 2 mai 1838, devant les cinq Académies. Voir le *Journal* du 25 mars 1843; t. I, p. 501.

2. *Cours* de 1843 au Collège de France. Voir, en particulier, la leçon du 12 janvier (notes conservées à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris; A. 3783, f^o 28).

3. *Histoire de France*, t. V, mis en vente le 23 août 1841.

4. *Le Prêtre*, préface de la 3^e édition (1845).

5. *Ibidem*, l. I, chap. IX.

6. *Ibidem*, l. I, chap. I.

7. *Ibidem*, l. I, chap. VIII.

8. Lettre d'Athénais Mialaret, datée du 23 octobre 1847 et citée dans le volume des *Lettres inédites* (éd. Flammarion), p. 11-15.

9. *Le Prêtre*, préface de 1845.

conserverez-vous, mieux que ne le ferait un prêtre, votre sérénité? Votre premier mouvement est de prudence. Athénaïs Mialaret reçoit « des conseils bien virils et plus fermes peut-être qu'il ne faudrait à un jeune cœur endolori ¹ ». Vous la priez de consulter quelque ecclésiastique, « âgé et pieux, qui [la] rassure entièrement² ». Aux remerciements qu'elle vous exprime vous avez pourtant la faiblesse de répondre par de nouveaux « avis ». En vain affectez-vous l'austérité du sage. Un tendre intérêt vous gagne. L'« explosion de Vienne ³ » le change en inquiétude, la vaillante conduite de votre protégée en admiration. Vos « hommages » deviennent « affectueux ⁴ ». Vous avouez, après « l'affreuse affaire de juin », que la confiance d'Athénaïs vous est comme « un dédommagement des chagrins publics ⁵ ». La « cristallisation » amoureuse s'opère au cours de l'été. Votre œuvre, une fois de plus, annonce votre proche avenir ⁶. Vous le rêvez déjà en ressuscitant ces années héroïques de la Révolution où « l'on aimait », où l'on cultivait généreusement « l'amour de l'idée, l'amour de la femme, l'amour de la patrie et du genre humain ⁷ ». Vous esquissez le portrait imaginaire de votre chère correspondante en dépeignant M^{me} de Condorcet, créature raphaëlesque, qui dissimule « sous le voile d'une extrême réserve... la mélancolie d'un jeune cœur auquel quelque chose a manqué ⁸ ». Vous identifiez à M^{me} Roland la compagne que vous attendez, « étroitement associée aux travaux, aux idées de son mari » et lui vouant « une sorte de culte filial ⁹ ». Vous pressentez, grâce à Condorcet et à Roland, le bonheur poétique des amours de la cinquantaine : « âgé alors et bien mûr, mais au fond non moins ardent », le quinquagénaire « a pour sa Sophie un amour contenu, immense, de ces passions profondes d'autant plus qu'elles sont tardives, plus profondes que la vie même et qu'on ne peut pas sonder ¹⁰ ».

L'automne vient. Athénaïs décide de quitter Vienne pour Paris. Votre cœur va vivre son été de la Saint-Martin, s'il ne sombre pas dans un hiver irrémédiable. Vous tremblez de crainte et d'espoir.

1. Lettre du 30 octobre 1847, recueillie, ainsi que toutes les autres lettres de Michelet à sa future épouse, dans l'*Appendice II : Lettres d'amour*, du présent volume.

2. *Ibidem*.

3. Lettre à Athénaïs, datée du 19 mars 1848.

4. Lettre du 9 juin 1848.

5. Lettre du 21 juillet 1848.

6. Voir le *Journal* du 7 janvier 1859 : « Du Prêtre au Peuple et aux Fédérations, de livre en livre, j'allais approchant du livre vivant. »

7. *Histoire de la Révolution*, l. V, chap. iv.

8. *Ibidem*.

9. *Ibidem*, l. V, chap. v.

10. *Ibidem*, l. V, chap. iv. Voir le *Journal* du 27 février 1849, qui dépeint l'état d'esprit de l'historien de la Révolution au cours de l'été de 1848 : « Je retournai, humilié, triste et sombre, au travail impersonnel de mes récits historiques. Cependant les touches vives de mes femmes, M^{me} Roland et M^{me} de Condorcet, indiquaient assez que, s'il me venait un remède, ce serait la femme, l'amour. »

Vous tentez d'obtenir un délai. L'intrépide institutrice vous le refuse. Le 8 novembre, au milieu de l'après-midi, vous lui ouvrez votre porte. Vous voyez « une petite jeune demoiselle, en chapeau de velours noir, avec une robe de soie noire ¹ ». Votre regard glisse agréablement sur les courbes de la jeune silhouette. Il se pose sur le visage « d'albâtre ² » dont de sombres prunelles rehaussent la pâleur. Vous êtes « fort touché ³ ». Il ne vous déplaît pas, bien au contraire, qu'Athénaïs paraisse exsangue, que les couleurs de la vie manquent à son teint. Vous aimez la mort. Vous aimez ranimer les morts. Votre histoire est une « résurrection ». C'est pourquoi, à la pensée de réchauffer la frileuse fille que vous aidez à reprendre son manteau, une joie familière vous envahit. Clio en personne se tient devant vous. Vous allez lui communiquer, une fois de plus, votre souffle et votre énergie. Vous vous dites en vous-même, avec une conviction que nul autre que vous ne saurait éprouver : « Oh ! la jolie morte ⁴. »

Vous vous retrouvez seul dans votre cabinet. Vous tentez de fixer votre attention sur la *Mélancolie* de Dürer, sur le portrait de votre père, sur votre chatte endormie. Peine perdue ! Votre agitation s'aggrave. Vous reconnaissez bien là l'amour. Comment le combattre ? Ni la paisible possession de Pauline, ni la passion, tout intellectuelle, de l'histoire ne vous ont armé contre lui. Après quelques jours de vaine résistance, vous devez subir sa loi. Vous passez, vous repassez, comme un gamin de vingt ans, devant le petit hôtel de la rue Saint-André-des-Arts qui abrite votre « jolie morte ». Vous n'osez questionner le Charon de la conciergerie : il rirait de vos cheveux blancs. Vous imaginez enfin de lui confier, afin qu'il le transmette, le « volume nouveau » de *l'Histoire de la Révolution*, qui « contient M^{me} Roland et M^{me} de Condorcet ⁵ ». Ces pages amoureusement écrites déclarent votre espérance. La jeune Jacobine les lit sans s'effaroucher. Elle vous en remercie. Elle vous revoit. Elle vous préfère à l'Hermès ensoutané que lui délègue sa mère pour lui ordonner de regagner Montauban. En attendant de lui procurer un gagne-pain, vous lui faites les honneurs de Paris. Elle parcourt, à votre bras, les jardins du Louvre et les Tuileries, le Cours-la-Reine, les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne. Vous lui écrivez, entre deux promenades, des lettres attendries qui l'attendrissent. Soudain vous

1. *Mémoires d'une jeune fille honnête*, chap. II. Ces *Mémoires* constituent l'Appendice I du présent volume.

2. Lettre (inédite) à E. Noël, datée du 22 décembre 1848 (fonds Baudouin-Dumesnil). En tête d'une lettre d'E. Noël à Charles Michelet, datée du 12 février 1849, qui dépeint Athénaïs comme « une statue d'albâtre », on déchiffre cette note rageuse d'Adèle Michelet : « Cela est faux ; c'est une statue d'ivoire jaune. » (Lettre inédite ; fonds Baudouin-Dumesnil.)

3. *Mémoires d'une jeune fille honnête*, chap. II.

4. *Ibidem*.

5. *Ibidem*.

ne savez plus de quel nom l'appeler. Vous lui proposcz de porter le vôtre. Elle ne dit pas non, elle finit par dire oui.

En vous-même cependant s'accomplit une révolution. Vous laissez s'éteindre votre vieille ardeur stoïque. Votre énergie se détend. Votre orgueil se relâche. Vous dépouillez votre âpreté ardennaise. Vous vous détachez de l'héroïsme prométhéen que vous professiez depuis les Journées de Juillet et la fougueuse *Introduction à l'histoire universelle*. Sachant que vous ne vous appartenez plus, vous renoncez loyalement à prêcher la révolte et l'indépendance. Vous admettez que votre âme se déploie, s'émancipe et vous échappe. Certains jours il vous semble que vous allez la perdre et proprement mourir d'amour ¹. C'est ainsi que Jeanne se donnait à son peuple, que M^{me} Guyon se livrait à son Dieu. Vous succombez, vous aussi, au vertige du sacrifice. S'il vous arrive de prendre peur, la joie le plus souvent l'emporte. Vous ignorez désormais les tourments de l'amour-propre. Vous apaisez vos « amertumes » en les oubliant. L'amour vous sauve.

Votre heureuse découverte vous oblige à la répandre. Vous n'avez ni le droit ni le pouvoir de la garder pour vous. Aussi avertissez-vous le bon Noël, à la veille de reprendre la parole au Collège de France, que vous comptez « faire un cours... comme on n'en a entendu jamais ² ». Vous enseignerez l'anatomie morale de l'amour en disséquant votre propre cœur. Vos enfants, vos amis redoutent et condamnent votre témérité. Vous vous étonnez de leur incompréhension. Eh! quoi? N'avez-vous pas toujours été un moraliste? N'avez-vous pas déjà célébré, dans *Le Peuple* et dans les *Fédérations*, l'amitié et la fraternité? Vous êtes certain de demeurer fidèle à vous-même. Bien loin de trahir votre passé, votre *vita nuova* en poursuivra l'élan profond, en tiendra les promesses. Elle ressemble aux révolutions populaires, inattendues, non immotivées. Si la rencontre d'Athénaïs l'inaugure, une longue pensée antérieure la justifie. Il faudra qu'un poète chante quelque jour l'intervention à la fois tardive et décisive de la femme aimée dans le cours de l'œuvre qui s'accomplit :

*Viendra l'heureuse surprise:
Une colombe, la brise,
L'ébranlement le plus doux,
Une femme qui s'appuie
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux ³.*

La pluie de vos mûres pensées ruisselle. L'arbre de votre génie « n'a pas la grâce du premier feuillage ». Il n'en a pas moins de « puissants et féconds rameaux ⁴ ». La récolte sera belle. Vous

1. Voir, parmi les *Lettres d'amour*, la lettre datée du 26 décembre 1848.

2. Lettre (inédite) à E. Noël, datée du 29 décembre 1848 (fonds Baudouin-Dumesnil).

3. Paul Valéry, *Palme (Charmes)*.

4. Lettre à Athénaïs, datée du 21 décembre 1848.

JULES MICHELET

Journal II

À partir de 1849, le *Journal* inédit de Jules Michelet devient le journal d'un mari amoureux. L'ardent quinquagénaire succombe à la passion que lui inspire Athénaïs Mialaret. Il épouse, le 12 mars 1849, la jeune institutrice. Elle a le teint pâle, le regard velouté. Et de la tête. Hélas ! elle manque de tempérament.

D'où un drame intime, tantôt atténué par la tendresse, tantôt aggravé par le désir. L'épreuve expose Michelet à certains dérèglements affectifs. Mais elle l'éclaire aussi et elle l'élève. Il découvre, en respectant sa compagne, que l'amour, bien loin de nier la justice, l'implique et qu'il l'accomplit dans le sacrifice. Il entreprend donc de rendre justice, en les aimant et en les faisant aimer, aux êtres les plus méprisés : la femme, l'enfant, l'animal. Enfin l'amour des créatures le rend sensible aux harmonies de la Création.

Seule la lecture du *Journal* permet de comprendre comment l'inspiration de Michelet, à la faveur d'une singulière expérience conjugale, se renouvelle sans se renier. Elle révèle encore comment l'écrivain, à son tour, consent que l'amour le réforme. Dans le secret du *Journal*, Michelet tente d'inventer une « nouvelle langue » amoureuse, ni grossière ni fade, qui serait celle de la « tendresse moderne ».

Soucieux d'assurer la « résurrection intégrale » de ces années décisives, Paul Viallaneix, éditeur du *Journal*, présente, en appendice, les *Lettres d'amour* contemporaines des fiançailles de Michelet et d'Athénaïs, ainsi que les quelques chapitres achevés des *Mémoires d'une jeune fille honnête*. Il tire parti, dans l'annotation, de nombreux documents inédits qui témoignent de l'intérêt suscité, sous le Second Empire, par l'enseignement renouvelé du maître romantique. Il propose enfin aux lecteurs du *Journal* comme une histoire intérieure de la grande passion de Michelet : *Athénaïs, ou les amours de la cinquantaine*.



9 782070 244676



62-VI A 24467 ISBN 2-07-024467-9